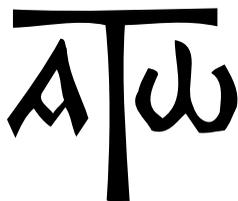


DOM JEAN DE MONLÉON O.S.B.¹

MOÏSE

COMMENTAIRE HISTORIQUE ET MYSTIQUE SUR
L'«EXODE» ET LES «NOMBRES»



Histoire Sainte

2

LES ÉDITIONS DE LA SOURCE
5, RUE DE LA SOURCE, 5
PARIS-XVI^E
ÉPUISÉ AUX ÉDITIONS DE LA SOURCE

NIHIL OBSTAT.
FR. N. MENEZ, O.S.B.
FR. N. BALLADUR, O.S.B.

IMPRIMI POTEST.
FR. JOANNES OLPHE-GALLIARD,
ABBAS S. MARIAE.

IMPRIMATUR
PICTAVII, DIE 29^A SEPTEMBRIS 1956.
M. BACKÈS, V. G.

NOTE

Les parties du texte écrites en italique reproduisent mot à mot la lettre même de la Bible, traduite sur la Vulgate de Clément VIII.

Pour les renvois aux ouvrages les plus souvent cités dans ce volume, on s'est servi des abréviations suivantes:

- Alb.: Saint Albert le Grand, *Opera omnia*, Édit. Vivès, Paris, 1890.
 Arab.: Version arabe de la Bible, citée d'après la Polyglotte de Walton, Londres, 1657, t. 1.
 Bed.: Saint Bède le Vénérable, *In Pentateuchum commentarii*, Pat. latine de Migne, t. XCI.
 Bonav.: Saint Bonaventure, *Opera omnia*, Édit. Vivès, Paris, 1866.
 B. J.: *Bible*, dite de Jérusalem, Paris, 1950.
 Calm.: Dom Aug. Calmet, *Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*, Paris, 1724, t. 1.
 Carth.: Denys le Chartreux, *Commentaria in Sacram Scripturam*, Édit. de Montreuil, 1897.
 Chald.: Paraphrase chaldaïque de la Bible, citée d'après la Polyglotte de Walton, Londres, 1657, t. 1.
 Corn.: Cornelius a Lapide, *Commentaria in Sacram Scripturam*, Édit. Vives.
 Dam.: Saint Pierre Damien, *Commentaria in Vetus Testamentum*, Pat. latine de Migne, t. CXLV.
 D. B.: *Dictionnaire de la Bible*, Paris, Letouzey, 1895.
 Ephr.: Saint Ephrem, *Explanatio in V. T.*, Œuvres complètes, Rome, 1737, t. 1.
 Fill.: *La Sainte Bible*, commentée par L. Fillion, Paris, 1903, t. 1.
 Flav.: Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques*, trad. d'Arnauld d'Andilly, Paris, 1700, t. 1.
 Glos.: Wallafrid Strabon, *Glossa ordinaria*, édition d'Anvers, 1617, t. 1.
 H. S.: Pierre Comestor, *Historia Scholastica*, Pat. lat. de Migne t. CXCXVII.
 L. C.: Lusseau et Collomb, *Manuel d'études bibliques*, Paris, 1934, t. II.
 Lyr.: *Glose*, de Nicolas de Lyre (cette glose se trouve reproduite au bas de chaque page de celle de Wallafrid Strabon, indiquée ci-dessus).
 Mor.: Saint Grégoire le Grand, *Moralium in Job, Libri XII*, Pat. lat. de Migne, t. LXXV et LXXVI.
 Nyss.: Saint Grégoire de Nysse, *Contemplation sur la vie de Moïse*, trad. du R. P. Daniélou, Paris, 1941.
 Orig.: Origène, *Homélie sur l'Exode* (ou *sur les Nombres*) citées d'après la traduction: Sources chrétiennes, aux Éditions du Cerf.
 Philax: Philon d'Alexandrie, *Vie de Moïse*, dans ses Oeuvres, trad. par Pierre Bellier, Paris, 1575.
 Proc.: Procope de Gaza, *Commentaria*, Pat. gr. de Migne, t. LXXXVII.
 Shab.: Rhaban Maur, *Commentariorum libri*, Pat. lat. de Migne, t. CVIII.
 Ricc.: Ricciotti, *Histoire d'Israël*, Paris, 1939 (traduit de l'italien), t. 1.
 Rup.: Rupert de Deutz, *De Trinitate et operibus ejus*, Pat. lat. de Migne, t. CLXVII.
 Syr.: Version syriaque de la Bible, citée d'après la Polyglotte de Walton, Londres, 1657, t. 1.
 Thom.: Saint Thomas d'Aquin, *Somme théologique*.
 Vig.: Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, Paris, 1889, t. II.

PRÉFACE

Le premier volume de cette HISTOIRE SAINTE, où se trouve contée la VIE DES PATRIARCHES, a été accueillie par certains exégètes professionnels avec une hostilité non-déguisée. Une telle attitude n'a rien qui doive surprendre; les comptes rendus où elle s'exprime montrent à l'évidence que leurs auteurs n'ont jamais pris contact, sinon avec la lettre, du moins avec la pensée des Pères de l'Église. Le langage mystique familier à ceux-ci, les images dont ils se servent couramment, leur apparaissent comme des nouveautés extravagantes, des fantaisies intolérables. C'est ainsi, par exemple, qu'une pudique rougeur monte au front du critique des CAHIER SIONIENS¹, en voyant la race d'Israël comparée à une ânesse, et les Pharisiens assimilés aux Philistins; l'indignation l'étouffe devant ces injures faites au peuple juif! Je veux bien que ces rapprochements soient peu flatteurs, mais qu'y puis-je? Ils sont tellement classiques, tellement courants chez les anciens, qu'on ne peut que s'étonner de l'étonnement d'un écrivain aussi averti. S'il veut bien se reporter à l'ouvrage intitulé: CLEF DE SAINT MÉLITON, édité au siècle dernier par le Cardinal Pitra, et qui est une simple compilation des figures les plus employées par les Pères, il verra au mot: ânesse, en première ligne: Asina, synagoga². Il est évident au surplus que ces traits visent, non la race juive en elle-même, mais son attitude envers la Loi de Dieu, et surtout envers le Christ. Les épithètes employées par les Docteurs sont d'ailleurs bénignes, si nous les comparons à celles dont les Juifs ont été, à l'occasion, stigmatisés par les prophètes qui, si je ne me trompe, appartenaient, eux, à la race élue. Si le critique des Cahiers Sioniens se scandalise de voir Origène – à la suite d'ailleurs du juif Philon³ – assimiler les Pharisiens aux Philistins, je serai curieux de savoir ce qu'il pense d'usages quand celui-ci les appelle: PRINCES DE SODOME et PEUPLE DE GOMORRHE⁴.

Nourris exclusivement dans le climat de «science exacte» où se complait l'exégèse contemporaine, ces auteurs se croient le devoir de repousser comme surannées, puérides, étrangères à la vraie culture biblique, non seulement toutes les interprétations spirituelles, allégoriques ou morales, que nous ont transmises les Pères; mais même tout humanisme, tout le travail propre à l'historien de métier, qui consiste à ressusciter le passé, à le colorer, à le rendre vivant, à en camper les personnalités dans des portraits aussi naturels que possible. Ils sont donc mal préparés à comprendre un ouvrage où l'on s'est efforcé, conformément aux souhaits exprimés dans l'encyclique DIVINO AFFLANTE, de fouiller les «précieux trésors de l'antiquité» et les «immenses

-
1. N° 2 de 1955, p. 174.
 2. *Spicilegium solesmense*, t. III, p. 12.
 3. *Quaest. in Genes.*, IV, 191.
 4. I, 10.

richesses» accumulées par les Pères, pour montrer le «vrai visage» des Patriarches, faire ressortir leurs mérites, et dire en quoi ils ont préfiguré le Christ.

Ah! si voulant raconter la vie d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, j'avais institué d'abord une longue discussion sur l'authenticité du Pentateuque; si j'avais dosé savamment la part que l'on peut en laisser à Moïse, celle qu'il faut réserver aux sources dont il s'est servi, celle qui revient à des rédacteurs postérieurs; si j'avais apporté quelques modifications au pointillé qui sépare le cycle élohiste du cycle yahviste, et du cycle sacerdotal; si, glissant rapidement sur les événements de la vie des Patriarches – incidents vulgaires, indignes de retenir l'attention d'un homme de science – j'avais longuement confronté leurs pratiques religieuses avec celles des Égyptiens, des Chananéens ou des Babyloniens; si j'avais parlé abondamment du Code d'Hammourabi, des briques d'El' Amarna, ou des manuscrits de la mer Morte, si, au lieu de faire appel à l'autorité des Pères de l'Église je m'étais appuyé sur celle de Wellhausen, de Dhorme ou des protestants libéraux, alors sans doute aurais-je mérité quelque considération devant ces nouveaux Docteurs de la Loi, qui prétendent être les seuls à posséder la clef de la Science!

Mais s'essayer à retracer la vie morale des grandes figures de l'Ancien Testament; montrer leurs réactions devant leurs épreuves, leur attitude devant les difficultés; s'attacher à faire ressortir ce qui fut vraiment grand et héroïque dans leur conduite, ce qui rendit leur fidélité méritoire dans les circonstances où ils la gardèrent; ce qui les fait briller comme des statues lumineuses dans la nuit noire du paganisme, analyser ce que put être l'état d'âme d'Abraham devant l'ordre d'immoler son fils, ou celui de Joseph vendu par ses frères; montrer dans le premier une figure de la Vierge offrant son Fils sur le Calvaire, dans le second celle du Christ renié par ses compatriotes; fouiller le cœur de ces hommes avec les yeux de saint Jean Chrysostome, de saint Ephrem, de saint Ambroise, de saint Augustin, et des plus grands génies du christianisme... Cela, si je m'en rapporte au jugement du même critique, c'est un travail «totalement étranger à l'effort biblique de notre temps!»¹ En vérité je ne sais si je dois le regretter pour moi, pour «l'effort biblique de notre temps!», ou pour les malheureux lecteurs qui ne connaissent l'Écriture qu'à travers le prisme des Cahiers Sioniens!



Brochant sur le même thème, la Vie Spirituelle m'accuse d'écarter «tout l'apport des sciences bibliques», pour m'en tenir exclusivement à l'enseignement des Pères, et, en arrêtant mon information au seuil de notre temps, de «tourner délibérément le dos à l'exactitude et à l'histoire».

1. Cahiers Sioniens, loc. cit.

Je ferai d'abord remarquer à cette estimable revue, – dont on était en droit d'attendre une analyse plus consciencieuse de mon ouvrage, et une intelligence plus spirituelle de la question – qu'il ne semble pas nécessaire de porter de l'eau à la rivière, et d'ajouter un traité d'exégèse critique ou scientifique à ceux qui foisonnent déjà. Tous les auteurs modernes, ou à peu près, se cantonnant dans ce domaine, j'ai pensé que je pouvais, sans manquer à la justice, ni à la vérité, faire entendre à notre siècle qui l'ignore entièrement, l'autre son de cloche, la voix des Pères de l'Église, le point de vue de la Tradition catholique. Si certains aspects de cet enseignement souverainement respectable sont parfois un peu démodés ou dépassés aujourd'hui, ceux de la science actuelle le seront certainement beaucoup plus avant cinquante ans. Dans une recherche sincère de la vérité, tout le monde ne suit pas nécessairement le même chemin; et s'il y a «bien des demeures dans la maison de mon Père», il y a aussi bien des manières de goûter l'Écriture ici-bas. Que de nombreux esprits se plaisent dans les commentaires critiques, c'est une chose fort heureuse en soi, et je n'aurais garde de leur en vouloir. Mais toutes les âmes n'en sont pas là, et il en est beaucoup, même au XX^e siècle, qui ont besoin d'une autre nourriture et qui font encore leurs délices des allégories d'un saint Grégoire ou d'un saint Augustin. C'est pour celles-là que j'écris, et je pense que c'est mon droit.

Maintenant, mes contradicteurs sont-ils vraiment fondés à me reprocher d'avoir écarté tout l'apport des sciences bibliques? – Je lis la même critique dans une autre revue, dont le censeur, après avoir qualifié mon travail de «pieuse et agréable fantaisie», s'indigne que l'on ose ainsi «faire fi des progrès accomplis depuis un siècle en exégèse¹». J'avoue qu'il est particulièrement réjouissant – quand on a pris soin, comme je l'ai fait, de ne rien avancer sans citer ses sources – d'entendre formuler cette accusation de «fantaisie», dans une collection dont le directeur a publié, voici quelques années, une «dissertation-fleuve» sur la lecture de la Bible, où il ne se fait aucun scrupule d'ignorer, lui, dix-huit siècles de tradition catholique! Où il discours pendant trois cent quarante-six pages sur ce sujet ardu, sans qu'une seule référence aux Pères, une seule évocation du Magistère de l'Église vienne entraver le libre épanchement de ses conceptions personnelles!

Je reviens à la question que j'ai posée. Mes contradicteurs ont-ils qualité pour me reprocher d'avoir négligé tout l'apport de la science biblique contemporaine? Même en laissant de côté les Pères de l'Église, n'y aurait-il pas lieu, sur ce seul terrain, d'évoquer la parabole de la paille et de la poutre? – En parcourant le numéro spécial que les CAHIERS SIONIENS ont consacré à Abraham, voici quelques années, ou un article de BIBLE ET VIE CHRÉTIENNE sur le même personnage² et bien d'autres écrits de la même classe, on n'est

-
1. Bible et Vie chrétienne, mai-juillet 1956, p. 124.
 2. Loc. cit., p. 78.

pas peu surpris de voir le silence qu'ils gardent, les uns comme les autres, sur les fouilles faites depuis un siècle à Ur, en Chaldée, patrie de notre héros. Voilà cependant un «apport scientifique» substantiel, authentique, capital, irrécusable et qui ne saurait être taxé de pieuse et agréable fantaisie. D'où vient que ces savants auteurs semblent «l'écarter», et «en faire fi»?

Dans les ORIGINES DE LA FRANCE CONTEMPORAINE, Taine a montré, avec une sagacité pénétrante, comment les chefs de file de la Révolution, appliquant à la politique la rigueur de leur formation mathématique, rejetaient impitoyablement les réalités les plus criantes, et l'évidence elle-même, quand elles étaient en contradiction avec les «immortels principes de 89». Or, il se passe un phénomène analogue chez les auteurs dont je parle. Le grand principe pour eux, le dogme intangible, le Moloch auquel il faut être prêt à tout immoler, c'est la théorie de l'évolution. Celle-ci obsède leurs esprits, et le nom en revient constamment sous leur plume. Malgré la méfiance qu'elle commence à inspirer à tous ceux qui ne sont pas esclaves des préjugés courants, elle reste pour eux un savoureux «tarte à la crème»; elle leur apparaît toujours comme le suprême raffinement de l'esprit; le signe d'une vraie culture, la preuve éblouissante qu'ils sont «à la page», et à l'avant-garde de la pensée de leur temps. Les avertissements de la lettre HUMANI GENERIS, rappelant qu'elle n'est qu'une hypothèse, et qu'hypothèse n'est pas science¹, sont restés sans écho. Tout se passe comme si la critique biblique avait pour premier devoir de concilier le texte des écrivains sacrés avec les exigences de cette doctrine, étant bien entendu que ce sont les premiers qui feront toutes les concessions, la seconde étant par essence un dogme qui ne se discute pas.

La vie d'Abraham nous offre un exemple saisissant de cet extraordinaire état d'esprit. Toute la tradition chrétienne et toute la tradition juive sont d'accord pour nous présenter le Père de notre foi, non seulement comme un personnage d'une sainteté éminente, mais encore comme un homme de très haute culture, un grand civilisé, je l'ai montré dans les Patriarches. Or, en ces dernières années, les fouilles faites à Ur, patrie de notre héros, sont venues apporter à cette croyance universelle la plus éclatante des confirmations. Elles ont révélé chez les Chaldéens de cette époque lointaine, des connaissances extrêmement avancées dans le domaine des mathématiques et de l'astronomie, en même temps qu'un art d'une finesse incroyable, qui excite aujourd'hui l'admiration de nos plus grands peintres et sculpteurs. Pourquoi les savants auteurs qui m'attaquent sont-ils seuls à ne pas en souffler mot? – Ah! c'est que ces fouilles sont extrêmement gênantes! Elles mettent par terre le portrait que l'on a coutume de faire aujourd'hui du Patriarche, et les idées reçues sur les origines des Juifs.

1. On ne saurait assez recommander à ceux qui veulent se faire une opinion objective de la question, la lecture du remarquable ouvrage de R. Bertrand-Serret, *La Superstition transformiste*.

Elles contredisent ouvertement les exigences de la théorie évolutionniste¹. Alors, tant pis pour Abraham! tant pis pour la tradition chrétienne et pour celle d'Israël! tant pis pour les fouilles d'Ur et la science des Chaldéens! Évolution d'abord! Le rôle de l'historien n'est plus de ressusciter le passé à l'aide des documents qu'il lui a laissés; c'est de montrer la courbe harmonieuse de la progression évolutionniste, en soulignant les arguments qui la confirment, en rejetant ceux qui la contredisent. Le Patriarche restera, bon gré mal gré, l'«homme de la steppe», le vagabond civilisé, la «conscience crépusculaire», le «chef de bande» aux «plaisanteries un peu grosses²,» qui profite de la «balourdise» du Pharaon pour se faire faire force cadeaux³, en lui prêtant sa femme! Sara continuera d'être comparée «aux gitanes qui hantent les portes des villes, et dont la beauté a quelque chose de fascinant, de vaguement maléfique»!

Et LA VIE SPIRITUELLE écrira avec sérénité que s'écarter de cc conformisme, c'est faire preuve d'«un subjectivisme absolu», c'est «tourner délibérément le dos à l'exactitude et à l'histoire»! Et le porte-parole des CAHIERS SIONIENS qui, tout à l'heure, vouait à l'anathème, sur le ton des Philippiques, les images sévères peut-être, mais justes, dont se sont servis les Pères de l'Église pour faire ressortir l'infidélité du peuple juif, n'élèvera aucune protestation contre ces propos abjects, qui attendent à la pureté des plus nobles figures d'Israël!



Si nous passons maintenant au sens spirituel, c'est bien autre chose. Nos critiques lui dénie, naturellement, toute valeur objective. Pour eux, l'Écriture est essentiellement une histoire du peuple juif. La véritable «exégèse» n'a pas à sortir de là. Tout ce qui relève, non seulement de l'ordre mystique, mais même de l'ordre moral ou du domaine de la piété, est à leurs yeux secondaire, adventice, inutile et dangereux. «Cela n'a plus rien à voir avec le sens de la Bible», déclare LA VIE SPIRITUELLE, et après avoir gémi que l'on «mêle tant d'éléments hétérogènes à la Parole de Dieu⁴...» elle continue par cette affirmation au moins surprenante: «L'Encyclique DIVINO AFFLANTE qualifie «d'abus du texte sacré» le sens accommodatice, dont le sens allégorique n'est qu'une variété».

Cette courte phrase contient deux erreurs graves, l'une sur la nature du sens allégorique, l'autre sur la vraie signification de la phrase du Saint-père, qui est d'ailleurs citée de travers. Je dis deux erreurs graves, parce qu'elles vont

-
1. Tels, par exemple, les Cahiers Sioniens dans le n° spécial qu'ils ont consacré au Patriarche.
 2. Bible et Vie chrétienne, mai-juillet 1955, p. 78.
 3. L. Chaîne, Le Livre de la Genèse, p. 188.
 4. La Vie Spirituelle, mars 1956.

directement contre l'enseignement ordinaire de l'Église, et qu'elles permettent de jeter au panier, d'un seul coup, tous les commentaires mystiques qui nous sont venus de la Tradition.

Non seulement le SENS ALLÉGORIQUE n'est pas une variété de l'ACCOMMODATICE, mais la distance qui les sépare l'un de l'autre peut être, sans exagération, qualifiée d'infinie, étant donné que le premier a son fondement dans l'intelligence divine, tandis que le second n'est qu'une création de l'esprit humain. Le sens accommodatice, en effet, n'a rien à voir avec le sens proprement SPIRITUEL de l'Écriture, il n'a été voulu, ni directement, ni indirectement, par le Saint-Esprit; c'est une signification attribuée plus ou moins arbitrairement à certaines paroles du texte sacré pour illustrer un sujet qui n'a aucun lien profond avec elles¹.

Par exemple, lorsque Bossuet, dans l'oraison funèbre du Prince de Condé, applique à celui-ci un verset tiré du livre des Juges: «LE SEIGNEUR EST AVEC VOUS, Ô LE PLUS COURAGEUX DE TOUS LES HOMMES!... ALLEZ AVEC CE COURAGE DONT VOUS ÊTES DOUÉ, JE SERAI AVEC VOUS²», il emploie ces paroles dans un sens «accommodatice». Parce qu'en adressant cette exhortation à Gédéon, il est de toute évidence que le Saint-Esprit ne visait, ni directement, ni indirectement, le vainqueur de Rocroi!

Non seulement de telles accommodations ne sont pas proscrites comme un «abus du texte sacré», mais elles ont toujours été tenues pour parfaitement légitimes. Les Pères et Docteurs s'en sont servi à tout propos dans leurs homélies; la liturgie les utilise constamment, le Missel et le Bréviaire en fournissent des exemples presque à chaque page. Seulement, à cause des excès auxquels ce procédé peut aisément se laisser aller, le Souverain Pontife recommande de ne l'employer qu'avec «modération et sobriété»; et surtout de ne pas donner de telles significations comme le sens «authentique» de la Sainte Écriture, parce qu'elles n'ont qu'un caractère «extrinsèque et adventice³».

Le sens ALLÉGORIQUE, ou typologique, au contraire, constitue l'une des branches maîtresses du sens dit spirituel⁴.

1. Cf. Dictionnaire de la Bible, t. I, p. 112.

2. Jud., VI, 12.

3. Div. Afflante, pp. 30 et 31.

4. D'après l'enseignement de saint Thomas, qui représente, sur ce point comme sur les autres, la doctrine commune de l'Église, le sens spirituel comprend trois branches, qui sont:

le sens allégorique, ou typologique;

le sens moral, ou tropologique;

le sens anagogique (ne pas confondre, de grâce, avec analogique).

I^a Pars, qu. 1, a. 10, et Quodlibet VII, qu. VI, a. 14, 15 et 16. – On trouvera plus loin des exemples de ces trois sens à propos du Buisson ardent, p. 51.

À ce titre, il est, lui, d'inspiration divine. Il a été, dit le Pape, «voulu et ordonné par Dieu», qui a «disposé d'une façon merveilleuse les paroles et les faits de l'Ancien Testament, de telle manière que le passé signifiait d'avance... ce qui devait arriver sous le Nouveau.»

Il a, dès lors, une valeur rigoureusement objective: il est une réalité en soi, indépendante de toutes nos conceptions personnelles. Lorsque les Pères l'exposent dans leurs écrits, rien n'est plus inexact que d'attribuer leurs commentaires à la richesse de leur imagination, et de croire qu'ils tirent leurs développements de leur propre fond. Ils se sont toujours défendus énergiquement de rien faire de semblable; ils n'ont jamais prétendu être autre chose que des témoins de la tradition, les porte-parole d'un enseignement qu'ils avaient eux-même reçu de leurs maîtres. «Ils expliquaient les Saintes Ecritures, écrit Rupin, non d'après leur sens propre, mais d'après les écrits et les autorités de leurs prédécesseurs, parce qu'il était évident que ceux-ci avaient reçu de la tradition des Apôtres les règles pour l'interprétation des livres saints¹.»

Lorsque saint Augustin établit un rapprochement entre la source sortie de la PIERRE frappée par Moïse, pour désaltérer le peuple juif², et la plaie faite au Sauveur en Croix par la lance du centurion, déversant un fleuve de vie pour les âmes fidèles, le rapport qu'il expose entre ces deux faits n'est pas le fruit de son imagination. Il est fondé sur le témoignage de saint Paul lui-même, qui déclare expressément: ET LA PIERRE ÉTAIT LE CHRIST³.

Remarquons la force de cette expression. L'Apôtre ne dit pas: la pierre représentait, ou signifiait, ou figurait le Christ, mais la pierre ÉTAIT le Christ. Qu'est-ce à dire? Ce rocher pourtant était semblable à tous ceux du désert. Il n'avait rien apparemment de commun avec le divin Maître. Mais l'apôtre dit qu'il était le Christ, pour nous dévoiler le rapport essentiel qui existait dans la pensée de Dieu, entre la pierre et le Christ. Les choses, en effet, ont à la fois, au dire des philosophes, un triple «ÊTRE»: elles sont d'abord dans l'intelligence divine, par mode d'exemplaire; elles sont ensuite, dans leur être matériel et créé; elles sont enfin dans la pensée de l'homme, par mode d'abstraction⁴. Or, ici, considérée dans son être matériel, la pierre n'était qu'une pierre; mais dans l'intelligence divine, elle se trouvait si étroitement apparentée au Christ, dont elle était la figure, qu'elle ne faisait plus qu'un avec lui, et qu'elle était le Christ.

Ainsi, on ne saurait douter de la très haute valeur de ce sens spirituel, que les exégètes scientistes qualifient à qui mieux mieux de «fantaisie pieuse». Bien qu'il n'ait point «valeur argumentative», comme l'on disait au Moyen-Âge, c'est-à-dire: bien qu'il ne puisse être utilisé dans les discussions théolo-

1. Hist. eccl., II, 9.

2. Num., XX, 11, Contra Faustum, l. XVI, ch. XVII.

3. I Cor., x, 4.

4. Q. S. Bonaventure, Exposit. in Ecclesiasten, I, 3, Édit. Vivès, t. IX, c. 588.

giques, il constitue pour l'âme chrétienne un aliment de la plus haute qualité, et il est indispensable à la vie contemplative. C'est lui qui donne à l'Ancien Testament sa vraie saveur; sans lui, l'étude de la Bible se dessèche, et se durcit; elle devient de la science pure, de cette science malheureuse, qui ne se tourne pas à aimer! Aussi le Souverain Pontife fait-il obligation à l'exégète, de «le manifester et de l'exposer avec le soin qu'exige la dignité de la parole divine¹». Et pour lui donner le moyen de le découvrir avec sûreté, il lui indique la source où il doit l'aller puiser:

Pour s'acquitter de sa tâche, dit-il, l'exégète aura bénéficié à s'aider par une étude sérieuse des œuvres que les saints Pères, les Docteurs de l'Église et les plus illustres exégètes des temps passés ont consacrées à l'explication des Saintes lettres. Ceux-là en effet, bien que leur érudition et leurs connaissances linguistiques fussent moins poussées que celles des exégètes modernes, les dépassent néanmoins, en raison du rôle que Dieu leur a attribué dans l'Église, par un discernement suave des choses célestes, et par une admirable puissance d'esprit, grâce auxquels ils pénètrent plus avant dans les profondeurs de la parole divine, et mettent en lumière tout ce qui peut servir à illustrer la doctrine du Christ, ainsi qu'à faire progresser la sainteté de la vie.

Il faut gémir (DOLENDUM EST...) de ce que ces précieux trésors de l'antiquité chrétienne soient si peu connus de maints écrivains de notre temps, et que les historiens de l'exégèse n'aient pas encore accompli tout ce qui semblerait nécessaire pour une étude méthodique et une juste appréciation de cette matière si importante. Plaise au ciel que se lèvent en grand nombre des travailleurs qui explorent avec zèle l'interprétation catholique des Ecritures, auteurs et œuvres, et qui épuisent, pour ainsi dire, les richesses presque immenses amassées par ces auteurs. Ils contribueront ainsi à manifester toujours mieux avec quel soin ceux-là ont scruté et mis en lumière la doctrine des Livres Saints et à obliger les exégètes contemporains à s'inspirer de leur exemple, à chercher chez eux des arguments opportuns. Ainsi se réalisera enfin l'heureuse et féconde union de la doctrine et de l'onction des anciens avec l'érudition plus grande et l'art plus avancé des modernes; union qui produira des fruits nouveaux dans le champ des Lettres Divines, lequel ne sera jamais ni suffisamment cultivé ni entièrement épuisé.

On ne saurait assez lire et méditer cette admirable page.

C'est à la lumière des principes posés par elle, qu'est écrite la présente

1. Div. Affl., p. 30.

HISTOIRE SAINTE, dont les ÉDITIONS DE LA SOURCE¹ offrent aujourd'hui au public le second volume, consacré à Moïse.

Comme pour Abraham et ses successeurs, je me suis attaché, en suivant pas à pas le récit du tente sacré, à faire ressortir surtout le caractère de l'homme, et les exemples qu'il nous a laissés.

Moïse incarne d'abord le modèle du chef: tous ceux que Dieu a investis, à un degré quelconque, du devoir de gouverner leurs semblables, n'ont autre chose à faire qu'à étudier sa vie, à imiter ses vertus, à s'inspirer de sa conduite, pour s'acquitter de leur rôle à la perfection. Aucun homme, sauf, bien entendu, Jésus Christ Notre-Seigneur – n'a rempli une mission plus considérable dans l'histoire du monde. Le transfert du peuple juif, d'Égypte en Palestine, dans les conditions où il l'a réalisé, constitue une performance inouïe, qui dépasse tout ce qu'ont jamais fait les dictateurs les plus puissants et les conquérants les plus audacieux. Ce peuple, qui n'était encore, quand il en prit la charge, qu'un agrégat de tribus, sans cadres solides, il en a fait une nation, il l'a doté d'une double hiérarchie, politique et religieuse; il a buriné pour lui un code de lois, dont la minutie ne laisse rien au hasard, et dont la transcendance cependant domine toutes les autres législations, comme une montagne dont la cime se perd dans les cieux. Il a su allier une fermeté intrépide avec la tendresse d'une mère. Jamais il n'hésite à frapper les coupables, à prendre les sanctions nécessaires, à user des pires rigueurs, quand la justice ou le bon ordre le demandent; jamais il ne tolère un écart, Un manquement volontaire

1. Les Éditions de la Source tiennent à préciser ici leur position dans ce débat.

Il va sans dire qu'elles ne sont nullement obligées de prendre parti dans cette querelle, estimant l'auteur bien capable de se défendre tout seul, et lui laissant l'entière responsabilité de ses opinions. Du moment qu'il est couvert par l'imprimatur, elles n'ont pas à s'en inquiéter.

Cette attitude n'est ni une adhésion ni encore moins, une réprobation. Elle est celle que doivent tenir, et que tiennent, en général, toutes les maisons d'édition qui ne sont pas régies par un régime totalitaire les réservant à l'expression exclusive de leur doctrine.

Qu'il nous soit accordé cependant de nous étonner que des critiques, chrétiens, se soient permis d'attaquer (c'est le mot) l'ouvrage d'un religieux, deux ans après sa parution – ce qui leur enlève l'excuse de la surprise – en des termes dépourvus de cette aménité, cette sérénité, cette courtoisie, cette correction, ce respect, qui conviennent éminemment au rôle de critique, et dont on ne saurait se départir sans risquer de blesser sérieusement non seulement la charité chrétienne, mais aussi les simples règles du jeu.

Il arrive parfois que, dans la fougue de la jeunesse, ou dans l'ardeur de convictions trop fortes, certains se laissent aller jusqu'à oublier ces lois, et même à dépasser les limites de leur compétence.

Les Éditions de la Source leur souhaitent de recevoir la lumière et la paix de Celui qui a dit: «Apprenez de moi que je suis doux et humble de coeur.»

à la Loi de Dieu. Et cependant il se fait tout à tous, comme saint Paul. Il passe ses journées entières à écouter les petites gens lui exposer leurs doléances ou leurs litiges. Il témoigne à ce peuple une sollicitude qui lui permettra de dire QU'IL L'A PORTÉ À TRAVERS LE DÉSERT COMME UNE MÈRE PORTE SON NOUVEAU-NÉ.

Mais la vie de Moïse n'est pas instructive seulement pour ceux qui ont à exercer l'autorité: elle l'est aussi pour tout homme qui veut donner un sens à sa propre existence, au lieu de la gaspiller au fil des jours et au hasard des rencontres. Elle nous apparaît, merveilleusement pleine et harmonieuse, unifiée par un seul but: le service de Dieu.

Moïse n'a jamais cherché sa gloire ni son avantage personnel, il a travaillé toujours et exclusivement pour son Maître, au point que saint Paul l'appellera: «le serviteur de Dieu, comme si ce titre définissait l'essence même de sa personnalité.

Ce qui fait le prix inestimable de l'histoire de sa vie, c'est qu'écrite sous le charisme de l'inspiration, elle est prise entièrement en compte par l'Esprit-Saint, elle n'est déformée ni par la vanité littéraire, ni par le souci secret de camper son portrait pour les siècles à venir.

Son âme nous est montrée à nu: nous pouvons en voir les ressorts, en étudier les attitudes, les mouvements, les réactions, dans une lumière de vérité intégrale, sans qu'il s'y mélange aucune erreur. Il n'est pas exagéré de dire que Moïse est, avec David, l'homme que nous connaissons le mieux dans son fond. En le suivant pas à pas dans sa carrière si mouvementée, nous verrons que le secret de sa force comme de sa réussite, est à chercher non pas dans les qualités exceptionnelles dont il était doué, mais dans la pratique héroïque des vertus que l'Évangile devait mettre en lumière, et dont il avait compris déjà l'importance de premier plan: une humilité à toute épreuve, une douceur que rien ne pouvait aigrir, une obéissance sans réserve à la volonté divine; par-dessus tout, un dialogue continu avec Dieu, dans le secret de son coeur. Et nous comprendrons à quelle école il faut nous mettre si nous voulons nous aussi, échapper à la tyrannie du Pharaon, traverser sains et saufs le désert de la vie présente, et mourir en contemplant de nos yeux la vraie Terre promise, celle que Dieu réserve en apanage au véritable Israël, au peuple des élus: le royaume des cieux.

LIVRE PREMIER:

L'ÉGYPTE

**CHAPITRE PREMIER:
LES PHARAONS SE SUIVENT ET NE SE RESSEMBLENT PAS**

(Ex., 1)

Après la mort de Joseph, les Hébreux continuèrent à habiter paisiblement le territoire qui leur avait été concédé par le Pharaon, la terre de Gessen. Grâce à l'extrême fertilité du sol, ils connurent alors des années de prospérité et d'abondance.

C'est là, dit M. Vigouroux, qu'ils s'asseyaient autour de ces pots remplis de viande, qu'ils devaient regretter si vivement un jour dans le désert; c'est là qu'ils mangeaient ces petits oignons d'Égypte, qui n'ont pas perdu aujourd'hui encore leur antique réputation; c'est là qu'ils se nourrissaient des excellents poissons pêchés dans les bras ou les canaux du Nil¹.

Le trait le plus marquant de cette période de leur histoire fut la rapidité incroyable avec laquelle ils se multiplièrent. Au moment où Jacob était entré en Égypte, sa famille comptait soixante-dix membres de son sang, auxquels il faut ajouter les épouses de ses enfants ou petits-enfants, et aussi peut-être un certain nombre de serviteurs et d'amis.

Le développement de ce petit groupe se poursuivit à une cadence qui défie l'imagination, puisque deux cent quinze ans après, il pouvait mettre en ligne six cent mille hommes de pied, sans compter les femmes, les vieillards et les enfants².

Faut-il considérer cette prolifération comme un miracle, au sens propre de ce mot? – Non, répond saint Augustin, elle ne fit pas violence à la nature, elle fut seulement accélérée par une assistance divine spéciale³. Sans sortir des lois ordinaires de la procréation, Dieu donna aux femmes juives une fécondité exceptionnelle: il leur permit d'avoir des enfants tous les ans, de continuer leurs maternités jusqu'à l'âge de soixante et quatre-vingt ans, de mettre souvent au monde des jumeaux, des triplés, des quadruplés, etc. Le climat d'Égypte avait d'ailleurs chez les anciens la réputation de favoriser ces naissances multiples. Aristote le signale, et cite le cas d'une femme de ce pays qui eut quatre fois de suite des quintuplés: c'est-à-dire qu'en quatre accouchements elle mit au monde vingt enfants, et l'auteur ajoute que la plupart vécurent⁴. Enfin n'oublions pas que la polygamie était encore tolérée chez les Hébreux, permettant aux familles d'atteindre des chiffres impressionnants. C'est ainsi qu'au

1. Vig., p. 229.

2. Ex., XII, 37.

3. *Cité de Dieu*, I. XVIII, ch. VII.

4. *De animalibus historiae*, I. VII, ch. IV.

temps des Juges, on verra l'un de ceux-ci, Jaïr, avoir trente fils, et Gédéon, soixante et onze; Abessan, aura trente garçons et trente filles; Abdon, quarante fils et trente petits-fils¹.

Sous le ciel d'Égypte le miracle consista surtout, toujours selon saint Augustin, dans le fait que cette prolifération se maintint au même étiage, malgré le régime de la persécution qui s'éleva bientôt, mettant tout en œuvre pour épuiser les Hébreux et leurs femmes.

En effet, après les années de vie facile dont nous venons de parler, le vent tourna brusquement: *Il se leva sur l'Égypte*, dit l'Écriture, *un nouveau roi qui ne connaissait pas Joseph, et qui dit à son peuple: «Voici que le peuple des fils d'Israël est plus considérable et plus fort que nous. Venez, persécutons-le adroitement, de crainte qu'il ne se multiplie (encore), et que, si une guerre éclatait contre nous, il ne s'ajoute à nos ennemis, et après nous avoir vaincus, ne sorte de la terre»*. On voit à ces mots que la crainte provoquée par la multiplication croissante des Juifs se mélangeait dans l'esprit du roi au désir de conserver ce peuple industrieux. On tenait à lui, à cause des services qu'il rendait, et des impôts qu'il payait.

Quel était ce nouveau Pharaon, dont la conduite contrastait si fort avec l'attitude bienveillante de celui qui avait été le protecteur et l'ami de Joseph?

Les historiens modernes se rencontrent avec les traditions anciennes pour dire qu'il y eut, avant les événements que nous allons raconter, non seulement un changement de souverain, mais un changement de dynastie, qui entraîna un renversement de la politique en cours. Le Pharaon qu'avait connu Joseph appartenait à la lignée des Hyksos –ou rois–pasteurs. Ceux-ci occupaient le trône depuis l'an 1800 environ: mais c'était des étrangers, venus d'Asie. Leur domination s'était établie par la force, et ils n'avaient jamais été agréés pleinement des habitants. Un mouvement nationaliste, parti de la région de Thèbes, se forma peu à peu contre eux, et un beau jour, vers l'an 1580, les chassa, pour mettre à leur place une dynastie de souche égyptienne, la XIX^e. Cette révolution entraîna dans tout l'empire une animosité générale contre les Asiatiques, à cause de la faveur dont ils avaient joui sous les règnes précédents; et les premières victimes de cet état de choses furent les Hébreux, pour lesquels les Égyptiens d'ailleurs n'avaient jamais eu de sympathie.

La grande majorité des exégètes et des historiens s'accordent aujourd'hui à penser que le souverain dont parle ici la Bible, *qui ne connaissait pas Joseph* et qui voulut exterminer sa race, fut Ramsès II, plus connu dans l'antiquité sous le nom illustre de Sésostris.

Son règne fut extrêmement long, puisqu'il s'étendit sur plus d'un demi-siècle, de 1292 à 1225². Peut-être la persécution commença-t-elle avec son père, Sété I^{er}: mais c'est sous Ramsès II qu'elle devint impitoyable. Ce prince,

1. Judic., x, 4; VIII, 30-31; XII, 8 et 14.

dont la momie est conservée au musée du Caire, et dont la tête décharnée figure aujourd'hui dans tous les Manuels, fut un bâtisseur insigne entre tous les Pharaons. Il fonda des villes, creusa des canaux, couvrit l'Égypte entière de temples, de statues, de monuments de toutes espèces. On lui doit en particulier la salle hypostyle de Karnak, dont le plafond, haut de vingt-trois mètres, est soutenu par cent trente-quatre colonnes aux proportions colossales. Le célèbre obélisque de Louqsor, qui orne à Paris la place de la Concorde, a été taillé sous son règne. Les hiéroglyphes qui le décorent proclament sa gloire, ou redisent les prières qu'il adressait à Ammon-Râ, le dieu du soleil. Il est sans doute bien peu de Parisiens qui en côtoyant cet admirable monolithe, songent qu'il a été sculpté avant le passage de la Mer Rouge, et que, de ses faces de granit rose, «plus de quarante siècles les contemplant!».

Mais le chef-d'œuvre qui attira à Ramsès II une célébrité extraordinaire dans le monde ancien, ce furent les deux statues monumentales, hautes de plus de vingt mètres, et taillées chacune dans un seul bloc, qu'il fit ériger aux portes de Thèbes. L'une d'elles le représentait lui-même. Par une de ces ingénieuses dispositions, dont les Égyptiens avaient le secret, elle faisait entendre, chaque jour, au moment où les premiers rayons du soleil venaient caresser sa bouche, des sons semblables à ceux d'une harpe ou d'une lyre. Les Grecs, se refusant à voir en elle le portrait d'un simple roi terrestre, déclarèrent qu'elle représentait Memnon, le fils de l'Aurore, qui venait au matin saluer sa mère par cette douce mélodie; et il la baptisèrent: colosse de Memnon. C'est sous ce nom qu'elle fut connue du monde antique, comme l'un des plus extraordinaires chefs-d'œuvre de l'univers. Les visiteurs venaient en foule de tous les pays, curieux d'entendre de leurs oreilles la merveilleuse chanson. Mais cette statue fut de celles – dit-on – qui s'écroulèrent, subitement et sans raison apparente, au moment où la Sainte Famille entra en Égypte. La partie supérieure se détacha et alla s'écraser sur le sol, tandis que la partie inférieure restait en place. Restaurée sous Septime Sévère, elle subsiste aujourd'hui encore, ainsi que sa jumelle, dominant de sa masse énorme les ruines de Thèbes, mais son secret a été perdu, et nul des voyageurs venus pour la contempler n'a plus jamais entendu sortir de sa bouche les accords éoliens qui saluaient l'aurore.

Par leur nombre, par leur puissance, par l'art consommé et le soin infini qui ont présidé à leur facture, les monuments égyptiens confondent l'imagination. Mais au prix de quelle tyrannie, de quelles oppressions, de quelles souffrances, ces oeuvres formidables furent-elles exécutées! Nulle langue humaine ne saurait le dire.

Ce n'est qu'avec un véritable sentiment d'horreur, écrit un histo-

2. Il existe cependant une autre opinion, qui place la persécution sous Thoutmès III (1501-1447), de la XVIII^e dynastie, et l'Exode, sous Aménophis II, son successeur.

rien, que l'on peut songer aux milliers de captifs qui durent mourir sous le bâton des garde-chiourme, ou bien victimes des fatigues excessives et des privations de toutes natures, en élevant, en qualité de forçats, les gigantesques constructions auxquelles se plaisait l'insatiable orgueil du monarque égyptien. Dans les monuments du règne de Ramsès, il n'y a pas une pierre pour ainsi dire, qui n'ait coûté une vie humaine¹.

Les Hébreux eurent sans doute une place de choix dans ce nécrologe. On commença par les faire passer de l'état d'étrangers à celui, sinon d'esclaves, du moins de serfs, taillables et corvéables à merci: on les employa aux plus rudes travaux de la campagne, comme l'indique ici la Vulgate, et on leur fit transporter sur leur dos, dans des hottes, la terre que l'on retirait en creusant les canaux d'irrigation². Mais avec Ramsès II, leur situation s'aggrava encore; et, si nous en croyons ce que dit leur historien Philon, dans sa *Vie de Moïse*³, le régime auquel ils furent soumis ne peut se comparer qu'à celui des camps de concentration imaginés par les tyrannies totalitaires du XX^e siècle. On ne tenait plus aucun compte entre eux de la hiérarchie sociale; tous indistinctement étaient astreints aux corvées les plus humiliantes et les plus pénibles, comme celles de vidangeurs, de boueux ou de portefaix. Quiconque tentait de s'y soustraire était puni de mort. La chaleur, l'épuisement, les épidémies, la nourriture infecte dont ils devaient se contenter, les faisaient mourir comme des mouches: mais on ne laissait pas aux survivants le droit d'enterrer les morts. Ils avaient pour les encadrer des contremaîtres choisis parmi eux, qui, chargés de répartir le travail, étaient responsables de son exécution, sous peine de recevoir le fouet. Mais au-dessus de ceux-là il y avait des surveillants égyptiens, des hommes détestables, – *pessimos*, dit la version chaldéenne, – dont la seule mission était de harceler les Hébreux et de les molester.

D'après l'historien Josèphe, les grands travaux auxquels on les employa furent:

les digues et les canaux destinés à régulariser le cours du Nil; l'établissement de remparts autour des villes fortifiées, et enfin la construction de ces pyramides d'une hauteur prodigieuse que nous admirons encore aujourd'hui.

La Sainte Écriture confirme en partie cette assertion en disant que le Pharaon *leur fit bâtir les villes de Phitom et de Ramessès*, qu'elle appelle: *villes des tabernacles*. C'étaient des camps retranchés, destinés à servir de bases de départ pour les expéditions contre l'Asie. Établies sur d'énormes soubassements de briques, qui les mettaient à l'abri des inondations du Nil, abondam-

-
1. Fr. Lenormant, Manuel d'histoire ancienne de l'Orient, t. I, pp. 423-426.
 2. Cf. Ps. LXXX, 7.
 3. L. I, p. 75.

ment pourvues d'arsenaux et de magasins, entourées de remparts de six mètres d'épaisseur, comme l'ont montré les fouilles actuelles, ces places fortes exigèrent sans aucun doute, pour leur construction, un travail de Titans.

Mais de tous les ouvrages auxquels ils furent employés, nul n'a laissé aux Hébreux un souvenir aussi terrible que le transport des énormes colonnes ou des statues monumentales, auxquelles on les attelait comme des bêtes de somme, et qu'il leur fallait traîner à travers tous terrains, sur des distances parfois considérables, jusqu'au lieu où elles devaient être érigées.

Cependant, malgré les mauvais traitements, malgré les privations de toutes espèces dont ils avaient à souffrir, les Hébreux ne cessaient de se multiplier à une cadence qui n'était pas faite pour calmer les inquiétudes du Pharaon à leur égard. Mais un jour, si nous en croyons l'historien Josèphe, survint un événement qui porta celles-ci à leur comble, et détermina le monarque à prendre cette fois des mesures d'extermination.

Un prêtre égyptien, très versé dans les sciences occultes lui fit savoir qu'il allait naître bientôt parmi les Hébreux, un enfant extraordinaire, dont la vertu serait admirée de tout le monde, qui relèverait la gloire de sa nation, qui humilierait l'Égypte, et dont la réputation serait immortelle¹. C'est alors que Ramsès, craignant pour son trône, conçut l'inferral projet de tuer tous les nouveau-nés des Hébreux, comme devait le faire plus tard Hérode, son digne émule, en apprenant la naissance du Messie. Il manda en secret deux sages-femmes de haut rang, qui se nommaient l'une Phua, et l'autre Sephora, et qui avaient charge de veiller sur les accouchements des femmes juives: «*Quand vous assisterez ces femmes, leur dit-il, au moment où l'enfant naîtra, si c'est un garçon, tuez-le; si c'est une fille, – laissez-la vivre.*»

Tout en se gardant contre l'accroissement des Hébreux, le prince ne voulait pas se priver des services que rendaient les femmes de cette nation, comme domestiques ou comme ouvrières, d'autant plus qu'elles avaient la réputation d'être extrêmement habiles dans les travaux à l'aiguille².

Cette injonction était abominable: elle allait contre les droits imprescriptibles de l'ordre naturel, en prétendant obliger des personnes dont le devoir professionnel est précisément d'aider les enfants à naître, à se faire leurs meurtrières. Il les forçait, dit saint Ephrem, à mentir à leur propre nom.

Certains auteurs ont pensé que ces sages-femmes étaient elles-mêmes juives³: mais il semble bien ressortir du texte de l'Écriture qu'elles étaient égyptiennes. Josèphe souligne même, que c'est pour cela que le roi s'adressa à elles,

1. II, 5. Bien que l'Écriture n'y fasse aucune allusion, cette histoire est entrée dans la tradition catholique: S. Bernard en parle comme d'une chose connue, dans son Sermon I sur l'Octave de Pâques. Pat. lat., t. CLXXXIII, col. 294, et Carth., dans son Commentaire sur l'Exode.
2. Carth., t. I, p. 478.
3. Par exemple saint Augustin, Contra Mendacium, ch. xv.

parce qu'il ne pouvait évidemment se fier à des Juives pour l'exécution d'un tel ordre. Mais le domaine de la maternité est un domaine dans lequel toutes les femmes sont solidaires, à moins d'être entièrement dénaturées. Phua et Séphora se souvinrent qu'elles étaient femmes, avant d'être égyptiennes. De plus l'Écriture note qu'elles *avaient la crainte de Dieu*. Elles n'exécutèrent donc pas cette consigne barbare. Alors il leur arriva ce qui arrive trop souvent dans les cas semblables: elles furent trahies, et le roi, mis au courant de leur conduite, les fit appeler de nouveau: «*Pourquoi m'avez-vous désobéi, demanda-t-il? Qu'avez-vous prétendu faire en sauvant les enfants mâles malgré les ordres que je vous avais donnés?*» – Saisies de crainte, redoutant d'être mises à mort elles-mêmes si elles avouaient la vérité, les inculpées s'en tirèrent par un mensonge: «*Les femmes des Hébreux, dirent-elles, ne sont pas comme les Égyptiennes: elles connaissent elles-mêmes l'art de faire les accouchements, et avant que nous soyons accourues près d'elles, elles ont déjà mis au monde*». Pharaon crut-il, ou ne crut-il pas à cette excuse? – L'histoire ne le dit pas. Ce qui est certain, c'est que Dieu protégea ces femmes, qui avaient eu le courage de rester fidèles à leur devoir. Non seulement il ne permit pas qu'elles fussent mises à mort pour leur désobéissance, mais *il les récompensa*, dit l'Écriture, et, *parce qu'elles avaient eu la crainte du Seigneur, il leur bâtit des maisons*.

Que faut-il entendre par ces derniers mots? – Saint Jérôme pense que, pour les récompenser d'avoir sauvé les petits Hébreux, Dieu leur accorda à elles-mêmes une nombreuse progéniture: le mot *maison* est en effet employé souvent au sens de *famille*, un peu dans toute les langues¹. Cependant il peut aussi s'agir ici de *demeures dans le ciel*, comme celles que Notre-Seigneur a préparées pour ses élus².

Il n'est pas téméraire de croire qu'en récompense de leur conduite, Phua et Séphora méritèrent de se convertir à la foi des Juifs, comme plus tard Rahab la courtisane, et qu'elles furent ainsi incorporées au peuple du vrai Dieu.

Ramsès cependant n'avait pas renoncé à son projet d'exterminer tous les nouveau-nés. Comprenant que la mesure qu'il avait prise était insuffisante, il publia un édit où il ordonnait, non plus seulement aux sages-femmes, mais cette fois à tous les Égyptiens, de jeter dans le Nil les enfants du sexe masculin qui naîtraient chez les Hébreux. Par contre, on laisserait la vie aux filles. Le roi stipulait en outre, ajoute Josèphe, que quiconque contreviendrait à cet ordre serait puni de mort.

Alors une immense clameur s'éleva de la terre d'Égypte, semblable à celle que devait entendre un jour le prophète Jérémie: *Vox in Rama audita est, Rachel plorans filios suos*³. Partout retentissaient les cris des enfants que l'on

1. Quaest. Hebraic. in Genes., Pat. lat., t. XXIII, c. 1012.

2. Hier., Comment. sur Is., 1. XVIII, ch. XLV; Pat. lat., t. XXIV, c. 672.

3. XXI, 15. Une voix a été entendue dans Rama: celle de Rachel pleurant ses enfants.

arrachait à leurs berceaux pour les lancer dans le fleuve, tandis que leurs mères se tordaient les bras de douleur. Et les rives du Nil se couvrirent de petits cadavres rejetés par les flots...

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE¹

La persécution qui fond sur le peuple après la mort de Joseph peut être rapprochée de celle qui devait déferler sur l'Église, après l'Ascension du Sauveur. Alors se levèrent des Pharaons *qui ne connaissaient pas Joseph*, c'est-à-dire des empereurs qui se refusaient à reconnaître le Christ. Ils s'appelèrent Néron, Dioclétien, Julien l'Apostat, etc. Craignant de se voir supplantés par ce roi des Juifs, ils prescrivirent contre les chrétiens des mesures impitoyables, les déclarant hors la loi, les condamnant aux mines, aux travaux les plus vils, aux supplices, à la mort, aux derniers outrages. Ils confièrent cette persécution à des *surveillants détestables*, ceux que l'on voit figurer dans les *Actes des Martyrs*, tels que Rictiovaire, Fescennius, etc., qui s'en acquittèrent féroce-ment. Et cependant, ce déchaînement de cruauté, bien loin d'étouffer la religion naissante, ne fit qu'amplifier et hâter son développement.

Écoutons maintenant Origène nous expliquer le sens moral du même passage:

«Ces choses-là, dit-il, n'ont pas été rédigées pour nous seulement dans un but historique, mais *pour nous instruire et nous servir de leçon*. C'est pour que toi qui écoutes, toi qui as reçu déjà la grâce du baptême, toi qui fus inscrit au nombre des fils d'Israël, toi qui peut-être as voulu ensuite retourner aux oeuvres du siècle, accomplir des actes terrestres et travailler dans la boue, tu saches reconnaître qu'il s'est levé en toi *un nouveau roi qui ignore Joseph*. C'est un roi d'Égypte, il te force à t'employer à ses entreprises, il te fait manipuler pour lui la brique et le mortier. Il t'impose contremaîtres et surveillants, il te conduit sous le fouet et la verge à des travaux de terre, il veut que tu lui bâtisses des villes... C'est ce roi d'Égypte qui te fait piétiner le forum pour des procès, disputer avec les tiens pour une motte de terre, tendre des pièges à la chasteté, abuser de l'innocence, commettre chez toi des turpitudes, des cruautés au dehors, des infamies à l'intérieur de ta conscience. T'aperçois-tu que tu commets de tels actes? – Sache que tu travailles pour le roi d'Égypte, c'est-à-dire que tu agis sous l'impulsion de l'esprit de ce monde².»

Le Pharaon exhortant son peuple à persécuter les enfants d'Israël, évoque

-
1. Cf. Orig., Hom. I et II sur l'Exode.
 2. Hom. sur l'Exode, I, 5.

l'image de Lucifer appelant les anges apostats à lutter contre les Saints, et les vrais Israélites, c'est-à-dire les contemplatifs. Il sait bien que ceux-là *sont plus forts que lui*, il l'a éprouvé maintes fois dans les combats qu'il leur a livrés, et il redoute qu'après *s'être joints à ses ennemis*, c'est-à-dire aux anges du ciel, et *avoir remporté sur lui la victoire*, ils ne sortent de la terre, c'est-à-dire qu'il n'échappent à sa puissance, eux, et beaucoup d'autres avec eux.

Pourquoi veut-il maintenant tuer tous les garçons et préserver au contraire les filles?

«Si vous vous en souvenez, continue Origène, nous avons souvent montré dans nos entretiens, que la *femme* représente la *chair* et les affections de la chair, tandis que *l'homme* représente le *sens raisonnable*, et l'esprit intelligent¹.

«Le Pharaon déteste ce sens raisonnable, qui peut goûter les choses célestes, comprendre Dieu et *chercher ce qui est en haut* : il désire le voir mort et anéanti. Il voudrait au contraire que vive tout ce qui touche à la chair, et qui s'apparente au corps matériel; et non seulement vive, mais s'accroisse et se développe... Quand vous voyez des hommes passer leur vie dans le plaisir et la mollesse, baigner dans le luxe, consumer leur temps en banquets, dans le vin, dans les orgies et l'impudicité, sachez qu'en ces hommes le roi d'Égypte *tue les mâles*, et *laisse vivre les filles*. Mais si vous rencontrez un homme tel qu'on en voit *un sur mille*, qui se tourne vers Dieu, qui dirige son regard en haut, recherche ce qui est durable et éternel, s'attache à la contemplation, *non des choses visibles, mais des choses invisibles*; fuit la mollesse et aime la continence, évite la luxure et pratique la vertu, le Pharaon veut sa mort, parce que c'est un mâle, c'est un homme... Voilà pourquoi tous ceux qui servent Dieu en ce monde, tous ceux qui le cherchent sont en butte à la moquerie et au mépris, exposés aux insultes et aux outrages: ... c'est que le Pharaon les hait, il déteste de tels mâles et il n'aime que les filles².»

Comme ce méchant prince, le démon suggère souvent à ceux qui tiennent le rôle de sages-femmes spirituelles, c'est-à-dire à tous ceux qui ont charge de faire naître les âmes à la vie véritable – comme les parents, les maîtres, les directeurs, etc... – de *tuer les mâles et de garder les filles*, c'est-à-dire de détourner

-
1. Saint Jérôme dit de même: «La femme représente le sexe faible, et par extension, tout ce qui est faible: c'est pourquoi aucun des saints de l'Écriture n'a eu beaucoup de filles; seul Salphad, qui est mort dans le péché, n'eut que des filles. Jacob eut une seule fille, Dina, contre douze fils, et elle lui causa beaucoup d'ennuis. Comment. in Ecclesiasten, ch. II. Pat. lat., t. XXIII, c. 1080.
 2. Orig., Hom. sur l'Exode, II, 1.

leurs disciples ou leurs enfants de tout ce qui représente un effort, une ascèse, une mortification; de flatter au contraire tout ce qui en est sensualité, mollesse, goût du plaisir. C'est pourquoi rares sont ceux qui méritent le nom d'homme, ou de *vir*; si rares, que Diogène, malgré sa lanterne allumée, n'en pouvait découvrir un seul dans la foule qui se pressait sur l'Agora.

Au contraire, nous avons de vrais modèles de sages-femmes spirituelles dans les Saints qui ont été appelés à fonder des familles religieuses, chez les Pères du désert par exemple, ou chez une sainte Thérèse d'Avila. Ceux-là ne se contentent pas de désobéir au démon à moitié, comme Phua et Séphora. On avait dit à ces femmes: «*Tuez les garçons et sauvez les filles.*» Elles obéirent à moitié, puisqu'elles sauvèrent les filles, et elles désobéirent à moitié, puisqu'elles sauvèrent aussi les garçons. Mais les saints dont nous parlons prennent exactement la contre-partie de l'ordre donné par le prince des enfers: ils *tuent les filles*, et ne *sauvent* que *les garçons*. Ils s'appliquent à détruire sans merci dans les âmes, tout ce qui est de la chair, tout ce qui est efféminé, tout ce qui est de l'esprit du Monde: ils ne laissent subsister que ce qui est viril, ce qui est conforme à la raison et à la loi de l'esprit.

Ajoutons que dans le peuple de Dieu, beaucoup d'âmes peuvent se passer de sages-femmes, beaucoup sont capables de *s'accoucher elles-mêmes*, comme les *femmes des Hébreux*, parce qu'elles sont capables de discerner ce qui est bien et ce qui est mal, et de chercher la perfection, de leur propre mouvement. C'est à celles-là que saint Jean disait: *Vous n'avez pas besoin que quelqu'un vous instruisse, mais la grâce du Christ vous enseigne toutes choses*¹.

CHAPITRE II: LA CORBEILLE DE JONC (Ex., II, 1-10)

Après cela, dit l'Écriture, *il sortit un homme de la tribu de Lévi*. Ce mot: «il sortit» (*egressus est*), par lequel commence le deuxième chapitre du livre de l'Exode, a beaucoup embarrassé les commentateurs. Et, de fait, si l'on s'en tient au seul texte de la Bible, il est malaisé d'en deviner la signification.

Pour le comprendre, il faut recourir aux détails supplémentaires donnés par les historiens juifs, en particulier par Josèphe². Un Hébreu de grande vertu, dit-il, nommé Amram, avait épousé une femme qui s'appelait Jocabed³, et qui appartenait comme lui à la tribu de Lévi. Il en avait eu déjà deux enfants: une fille et un garçon, qui avaient reçu respectivement les noms de Marie et

-
1. I Jo., II, 26. Cf. aussi I Cor., I, 5, et I Tim., I, 8.
 2. L. II, ch. V.
 3. Ex., VI, 30.

d'Aaron. Mais à la suite de l'horrible édit qui enjoignait de tuer les nouveau-nés, Amram avait résolu de n'avoir plus de rapports avec son épouse. À quoi bon mettre au monde de petits êtres, qu'il faudrait exterminer aussitôt? Cela, naturellement, n'allait pas sans un profond déchirement de son cœur, surtout si l'on songe que pour les Juifs, le fait de n'avoir pas d'enfants était considéré comme une malédiction.

Une nuit, qu'abîmé en prières, il implorait la délivrance de la race de Jacob, réduite à une situation si affreuse, le Seigneur lui apparut et l'assura qu'il n'oubliait pas son peuple. Il lui rappela comment il avait toujours veillé sur celui-ci, depuis Abraham; comment il avait procuré sa multiplication en Égypte, dans les circonstances les plus déroutantes pour la raison. Il n'avait pas l'intention de le laisser périr maintenant: le salut lui viendrait un jour, et Amram y serait pour quelque chose. Jocabed devait être mère une troisième fois, et l'enfant qu'elle mettrait au monde serait justement celui dont les Égyptiens redoutaient la naissance. Il grandirait malgré la persécution, et au temps marqué par Dieu, il délivrerait les Juifs de la servitude. Quant à Aaron, le fils aîné, il serait un jour revêtu du Sacerdoce suprême, qui deviendrait l'apanage de sa descendance.

À la suite de cette vision, Amram *sortit* donc (*egressus est*) de la réserve qu'il s'était imposée dans ses rapports avec son épouse. Neuf mois après, celle-ci mit au monde un fils d'une beauté extraordinaire, sans que ni sa grossesse, ni sa délivrance n'eussent été remarquées des Égyptiens. D'accord avec son mari, elle le cacha pendant trois mois. C'est saint Paul qui nous le dit¹. Le risque était gros, remarque saint Ephrem: s'ils étaient pris, c'était la mort pour eux et pour l'enfant. Mais Amram et son épouse étaient des justes: sachant que c'était la volonté de Dieu, ils n'hésitèrent pas.

Au bout de trois mois cependant, dit le texte sacré, *il n'y avait plus moyen de dissimuler la présence de l'enfant*. Ces mots laissent supposer que des inspecteurs égyptiens fouillaient les maisons des Juifs au moins chaque trimestre, pour donner la chasse aux nouveau-nés.

Que faire dans ces conjonctures? Amram et son épouse ne perdirent pas confiance. Ils appliquèrent le principe: Aide-toi, le ciel t'aidera. Nous avons vu qu'Abraham déjà et ses successeurs avaient, dans les circonstances difficiles, suivi cette ligne de conduite, et elle leur avait toujours réussi. Dieu n'aide que ceux qui s'aident eux-mêmes, et la certitude d'être protégé par lui ne dispense pas de prendre les précautions humainement possibles.

Puisque l'ordre était de jeter les petits garçons dans le Nil, on y porterait celui-là. Mais on disposerait les choses de façon qu'il ne fût pas englouti par l'eau... et Dieu ferait le reste. Jocabed fabriqua donc, avec des joncs entrelacés, une corbeille en forme de berceau, de la grandeur de l'enfant; elle l'enduisit

1. Hebr., XI, 23.

d'asphalte et de poix, afin de la rendre imperméable. Puis dans une prière où elle fit passer toute son âme, elle rappela à Dieu les promesses qu'il avait faites autrefois à Abraham, et le supplia de protéger son peuple contre la cruauté de Pharaon¹. Après quoi elle étendit l'enfant dans la petite nacelle, ferma celle-ci avec un couvercle, et la prenant dans ses bras descendit vers le Nil. Avec d'innombrables précautions, elle la posa sur l'eau, mais tout près du bord, dans une anse où poussaient en abondance les roseaux et les joncs, afin que le minuscule esquif ne fût pas emporté par le courant. Et le cœur broyé, mais confiante quand même, elle regagna son logis, laissant sa fille Marie sur les lieux, pour surveiller ce qui allait se passer.

Dieu, dit Josèphe, fit alors clairement connaître que toutes choses réussissent, non pas selon les conseils de la sagesse humaine, mais selon les desseins de son adorable conduite, et que, qu'elles que soient les mesures prises par ceux qui veulent faire périr les autres pour leur utilité ou pour leur sécurité particulière, ils sont souvent trompés dans leurs espérances: mais qu'au contraire ceux qui ne se confient qu'en Lui sont garantis des plus grands périls, contre toute vraisemblance, ainsi qu'il arriva à cet enfant².

On était au moment des plus fortes chaleurs³. La fille du Pharaon, ce même jour, descendit avec ses suivantes sur les bords du Nil, pour trouver un peu de fraîcheur en se plongeant dans l'eau. L'Écriture ne nous dit pas le nom de cette princesse, mais les historiens juifs l'ont précieusement conservé, et la tradition chrétienne ne fait aucune difficulté de les en croire. Elle s'appelait Thermutis; d'après Philon, elle était fille unique et, bien que mariée, n'avait pas d'enfant⁴.

En arrivant près du fleuve, elle aperçut un objet bizarre qui flottait. Intriguée, elle voulut savoir ce que c'était, et pria l'une des personnes de sa suite de l'aller quérir. Celle-ci entra dans l'eau, qui n'était pas profonde à cet endroit, et, sans difficulté, rapporta la corbeille de jonc. La princesse, soulevant le couvercle avec prudence, découvrit à l'intérieur, à son grand étonnement, un ravissant enfant *en train de vagir*, dit la Vulgate. Mais la version syriaque porte, d'une façon plus touchante: *Et voici que l'enfant pleurait*.

Thermutis, en le voyant, se sentit prise de compassion et de maternelle tendresse. «*C'est un petit Hébreu*», dit-elle. La chose était facile à deviner: le sinistre édit de son père était présent à tous les esprits. Certains auteurs cepen-

1. Ephr., p. 197.

2. Flav., l. II, ch. v.

3. Ephr., p. 197.

4. Vie de Moïse, l. I. Certains auteurs modernes ont avancé que cette princesse fut celle qui a régné ensuite sous le nom de Hatshepsout (1501-1447). Aucun argument sérieux ne justifie cette hypothèse.

dant pensent qu'elle le reconnut à la circoncision, que l'enfant avait déjà reçue¹.

La Bible ajoute ici, aussitôt, que Marie, soeur de l'enfant, s'offrit alors pour aller chercher une nourrice juive. Mais Josèphe donne quelques détails complémentaires qui permettent de mieux saisir la suite des événements.

Dès qu'elle eut le petit entre les bras, dit-il, la princesse fut si touchée de sa beauté, que, ne pouvant se lasser de le regarder, elle résolut d'en prendre soin et de le faire nourrir... Elle commanda aussitôt qu'on allât chercher une nourrice: il en vint une, mais l'enfant ne voulut jamais prendre le sein, et il refusa de même toutes les autres qu'on lui amena. Sur quoi, Marie, s'avançant comme si elle se trouvait là par hasard, dit à la princesse: «C'est en vain, Madame, que vous faites venir toutes ces nourrices: elles ne sont pas de la race de cet enfant, c'est pourquoi il n'en veut pas. Mais si vous recouriez à une femme d'entre les Hébreux, je me figure qu'il n'en aurait point d'aversion.» Thermutis se rendit à ce conseil, et pria la jeune fille d'aller chercher elle-même ce qu'elle proposait. Marie partit aussitôt, et ramena Jocabed, que l'enfant accepta, comme bien l'on pense, sans la moindre difficulté.

La princesse le lui confia alors, lui recommandant d'en avoir le plus grand soin, et elle appela son petit protégé: Moïse, c'est-à-dire: sauvé des eaux².

Sur les jeunes années de celui-ci, l'auteur sacré ne nous donne aucun détail. Mais il n'est pas défendu de consulter d'autres sources, et d'écouter ce que disent les historiens de sa nation:

À mesure que l'enfant grandissait, écrit Josèphe, il montrait beaucoup plus d'intelligence que ne le comportait son âge; et même dans ses jeux, il laissait voir qu'il ferait un jour quelque chose de grand et d'extraordinaire. Lorsqu'il eut trois ans accomplis, Dieu fit briller sur son visage une si extrême beauté que les personnes même les plus austères en étaient ravies. Il attirait sur lui les yeux de tous ceux qui le rencontraient, et, si pressés qu'ils fussent, ils s'arrêtaient quand même pour le regarder et l'admirer.

Thermutis, le voyant rempli de tant de grâce, décida de l'adopter officiellement, puisqu'elle n'avait point d'enfant. Elle le porta au roi son père, et après lui avoir parlé de sa beauté, et de l'esprit qu'il faisait déjà paraître, elle lui dit: «C'est un présent que le Nil m'a fait d'une manière admirable. Je l'ai reçu d'entre ses bras; j'ai résolu de l'adopter, et je vous l'offre pour votre successeur, puisque vous n'avez point de fils.» En

1. Théodoret, *Quaest. in Exod.*, Pat. gr., t. LXXX, c. 227. Cet auteur conclut de là que les Égyptiens ne pratiquaient pas encore la circoncision, mais qu'ils l'adoptèrent plus tard à l'imitation des Hébreux.

2. Cette interprétation du nom de Moïse est donnée par la Bible elle-même, et par Josèphe, qui explique qu'en égyptien MO Signifie eau, et YSES, préservé. Elle est passée dans la tradition. Cependant les égyptologues modernes préfèrent rattacher Moïse à mosu, qui veut dire: garçon, ou fils.

achevant ses paroles, elle le mit entre ses mains. Le roi le reçut avec plaisir, et pour obliger sa fille, le pressa contre son sein et mit sur sa tête son diadème. Moïse, comme un enfant qui se joue, l'ôta, le jeta à terre et marcha dessus. Cette action fut regardée comme un mauvais augure, et le devin qui avait prédit que sa naissance serait funeste à l'Égypte, ... voulait qu'on le fit mourir sur-le-champ... Thermutis, en l'entendant, emporta l'enfant en toute hâte, sans que le roi l'en empêchât¹.

Nous savons par les *Actes des Apôtres*, qu'elle l'éleva comme *son propre fils*, qu'elle le fit instruire *de toute la science des égyptiens*, – lesquels passaient alors pour être le peuple le plus savant de la terre – et que Moïse *devint puissant en oeuvres et en paroles*². Tout le monde le prenait pour le fils de la princesse, partout on le considérait comme l'héritier présomptif du trône: mais, lui savait par sa mère qu'il était hébreu. Dans leurs longues heures de tête à tête, Jocabed lui avait appris à connaître le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; et elle avait gravé si avant dans son coeur l'amour de sa race avec celui de la vraie religion, que rien ne devait jamais les en arracher, ni même les ébranler.

Avant de clore ce chapitre sur l'enfance de notre héros, saluons, en même temps que cette noble mère, la princesse à laquelle il doit la vie. Nous ne la rencontrerons plus au cours de cet ouvrage, et l'histoire des peuples anciens pas plus que l'histoire sacrée, ne nous apprend rien sur elle. Nous savons seulement par saint Épiphanes que, lorsque la renommée de Moïse fut devenue universelle, les Égyptiens firent d'elle une déesse, pour avoir sauvé et élevé l'enfant qui devait être un pareil génie³. Sur le plan du salut, il est permis de penser que le geste généreux de Thermutis lui obtint la grâce de se convertir au vrai Dieu, et qu'elle a aujourd'hui sa place au ciel parmi les grands bienfaiteurs du peuple saint.

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE

«Chaque mot de ce texte contient un mystère infini, écrit Origène. Il faudrait pour l'expliquer, beaucoup de temps, et si nous voulions l'épuiser, tout un jour n'y suffirait pas... Je pense qu'on peut voir dans la fille du Pharaon, l'Église, venue de la Gentilité. Quoique son père soit inique et impie, il lui est dit par la bouche du Prophète: *Écoute, ma fille, vois, et prête l'oreille: oublie ton peuple et la maison, de ton père, car le roi est épris de ta beauté*⁴.»

Elle sort donc de la maison de son Père, elle vient aux eaux du baptême pour se laver des péchés contractés dans la demeure paternelle. Et là, elle

1. Flav., 1. II, ch. v.

2. Act., VII, 22.

3. *Adversus Haereses, Haer.*, LXXVII, 24. Pat. gr., t. XLII, c. 736.

4. Ps. XLIV, 11.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER: L'ÉGYPTE

CHAPITRE	I ^{ER} :	LES PHARAONS SE SUIVENT ET NE SE RESSEMBLENT PAS.....	page 16
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 22
CHAPITRE	II:	LA CORBEILLE DE JONC	page 24
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 28
CHAPITRE	III:	À LA CROISÉE DES CHEMINS	page 30
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 34
CHAPITRE	IV:	LE BUISSON ARDENT.....	page 36
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 42
CHAPITRE	V:	LE RETOUR EN ÉGYPTE	page 44
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 49
CHAPITRE	VI:	PREMIÈRE VISITE AU PHARAON.....	page 50
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 54
CHAPITRE	VII:	SERPENT CONTRE SERPENTS	page 55
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 57
CHAPITRE	VIII:	LES PREMIÈRES PLAIES D'ÉGYPTE	page 60
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 64
CHAPITRE	IX:	DEUXIÈME SÉRIE DE PLAIES	page 66
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 71
CHAPITRE	X:	LA PREMIÈRE PÂQUE.....	page 72
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 77
CHAPITRE	XI:	LE PASSAGE DE LA MER ROUGE.....	page 79
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 83
CHAPITRE	XII:	COMMENT L'ARMÉE ÉGYPTIENNE FUT ANÉANTIE SANS COMBAT	page 84
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 88

LIVRE II: LE SINAI

CHAPITRE	I ^{ER} :	LE CANTIQUE DE MOÏSE.....	page 92
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 95
CHAPITRE	II:	LES EAUX DE MARA.....	page 99
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 104
CHAPITRE	III:	LA MANNE.....	page 105
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 107

CHAPITRE	IV:	RAPHIDIM.....	page 109
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 113
CHAPITRE	V:	VICTOIRE SUR AMALEC	page 114
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 118
CHAPITRE	VI:	LA VISITE DE JÉTHRO	page 119
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 122
CHAPITRE	VII:	LE SINAI	page 124
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 129
CHAPITRE	VIII:	LE DÉCALOGUE	page 130
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 133
CHAPITRE	IX:	L'ANCIENNE ALLIANCE	page 135
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 138
CHAPITRE	X:	OÙ MOÏSE DEMEURE QUARANTE JOURS DANS LA NUÉE	page 140
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 144
CHAPITRE	XI:	LE VEAU D'OR	page 148
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 152
CHAPITRE	XII:	LE RETOUR DE MOÏSE	page 153
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 158
CHAPITRE	XIII:	LES SECONDES TABLES.....	page 161
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 164
CHAPITRE	XIV:	FONDATION DU SACERDOCE LÉVITIQUE	page 165
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 170
CHAPITRE	XV:	NADAB ET ABIU	page 173
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 175
CHAPITRE	XVI:	LES OFFRANDES DES PRINCES D'ISRAËL.....	page 177
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 180

LIVRE III: LA ROUTE DE CHANAAN

CHAPITRE	I ^{ER} :	LE DÉPART DU SINAI	page 184
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 187
CHAPITRE	II:	L'INSTITUTION DU SANHÉDRIN	page 188
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 192
CHAPITRE	III:	LES SÉPULCRES DE CONCUPISCENCE	page 194
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 196
CHAPITRE	IV:	OÙ MARIE EST FRAPPÉE DE LA LÈPRE	page 197
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 200

CHAPITRE	V:	EXPLORATION DE LA TERRE PROMISE	page 202
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 204
CHAPITRE	VI:	OÙ LES EXPLORATEURS RENDENT COMPTE DE LEUR MISSION	page 206
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 210
CHAPITRE	VII:	D'UN HOMME QUI FUT TROUVÉ RAMASSANT DU BOIS LE JOUR DU SABBAT	page 212
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 213
CHAPITRE	VIII:	DATHAN, CORÉ ET ABIRON	page 214
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 219
CHAPITRE	IX:	OÙ DIEU PROUVE QU' AARON EST BIEN LE PONTIFE DE SON CHOIX	page 221
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 224
CHAPITRE	X:	LA MORT DE MARIE	page 226
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 229
CHAPITRE	XI:	L'EAU DE CONTRADICTION	page 230
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 232
CHAPITRE	XII:	LA MORT D' AARON	page 233
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 236
CHAPITRE	XIII:	LE SERPENT D' AIRAIN ET LE PASSAGE DE L' ARNON	page 237
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 240
CHAPITRE	XIV:	SÉHON, ROI DES AMORRHÉENS, ET OG, ROI DE BASAN	page 241
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 245
CHAPITRE	XV:	POURQUOI LE ROI BALAC FIT APPEL À BALAAM	page 247
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 252
CHAPITRE	XVI:	OÙ L'ON ENTEND LA VÉRITÉ SORTIR DE LA BOUCHE D'UNE ÂNESSE PUIS DE CELLE D'UN FAUX PROPHÈTE	page 253
CHAPITRE	XVII:	L'ÉTOILE DE JACOB.....	page 258
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 261
CHAPITRE	XVIII:	LA FORNICATION D'ISRAËL.....	page 264
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 267
CHAPITRE	XIX:	LE CHÂTIMENT DES MADIANITES.....	page 268
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 271
CHAPITRE	XX:	INSTALLATION DES TRIBUS TRANSJORDANES.....	page 272
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 276
CHAPITRE	XXI:	LES DERNIERS JOURS ET LA MORT DE MOÏSE	page 277
		COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE	page 283